Document generated on 07/12/2025 12:39 a.m.

Frontières

FRONTIÈRES

Terrorisme

Thierry Hentsch, Ph.D.

Volume 15, Number 2, Spring 2003

Guerre, mort amère

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1073820ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1073820ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)
1916-0976 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Hentsch, T. (2003). Terrorisme. *Frontières*, *15*(2), 51–53.
https://doi.org/10.7202/1073820ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

TERRORISME

Thierry Hentsch, Ph.D.,
professeur, Département de science politique, UQÀM.

Un des effets du 11 septembre 2001, c'est que le terrorisme est plus que jamais devenu l'arme idéologique de l'Occident, la justification d'une politique de puissance tous azimuts, que l'actuel gouvernement américain entend imposer au monde entier et dont il cherche, de gré ou de force, à rendre ses alliés occidentaux complices.

La principale vertu du terrorisme tient à son caractère plastique, insaisissable et angoissant. C'est un prêt-à-porter dont tout ennemi, présent et futur, risque d'être affublé et dont chacun peut se sentir la cible virtuelle. Raison pour laquelle les gouvernements qui le manipulent ne sont pas pressés de le définir. Non seulement cette définition est introuvable, mais surtout l'indéfinissable fait partie de ce qui accroît le sentiment d'insécurité et la capacité d'en jouer. Rien n'effraie davantage qu'un spectre, substance maléfique et invisible susceptible de s'insinuer partout.

Le spectre du terrorisme, implicitement ou explicitement relié à l'islamisme radical, a remplacé celui du communisme. Moins impressionnant que le communisme par sa puissance, par le nombre de ses divisions blindées, comme dirait Staline, l'islamisme est considérablement plus inquiétant par son insidieux pouvoir de pénétration dans la vie quotidienne de nos sociétés. L'infiltration communiste menaçait aussi, mais d'une autre façon. On craignait une contagion idéologique qui s'est assez rapidement révélée inoffensive. La vertu terrorisante de l'islamisme, au contraire, ne tient pas à son idéologie mais à la détermination qu'on lui attribue d'être prêt à tuer n'importe qui, n'importe où, n'importe comment, aveuglément. Il y a là, en effet, un point aveugle qui constitue à nos yeux un « danger » d'un tout autre ordre.

Si le mot « terrorisme » désigne indistinctement la « chose » et la manière dont ses adversaires la qualifient, c'est que la « chose », à proprement parler, n'existe pas. Elle n'existe pas indépendamment du discours qui la présente comme un phénomène ubiquitaire inquiétant. Le terrorisme ne peut être compris et analysé que dans la bouche de ceux qui le manipulent à des fins politiques. Car jamais ceux que ce discours fustige comme « terroristes » ne revendiquent ce qualificatif pour eux-mêmes. Par définition, le terrorisme est toujours le fait de l'autre. Il est l'envers de la rectitude politique qui le condamne et le brandit comme épouvantail. Et cet usage du terrorisme en tant qu'attribut exclusif de l'autre, associé au mal par excellence, a pour fonction de brouiller les pistes de la violence.

Le monde, le monde des hommes en particulier, est partout traversé par la violence. Violence physique, armée, violence instrumentale, violence économique, politique, plus ou moins institutionnalisée, violence verbale – cette dernière faisant souvent, sous ses dehors anodins, des ravages d'autant plus terribles qu'ils restent inconscients. Et on pourrait dire que la première et éternelle fonction du politique

D'autres portes s'engouffrent vers d'étranges entrailles.

© Josée Lambert, 2003

consiste à canaliser la violence pulsionnelle qui sommeille en chacun de nous de manière à lui donner des formes acceptables, voire productives. Car, à bien des égards, la violence, indissociable de la vie même, est productrice. Elle est partout dans ce qu'on appelle la nature, elle accompagne l'histoire et accouche généralement de ses grands événements, révolutions politiques ou industrielles. Envisagée sous cet angle historique, la techno-science, qui participe de manière décisive à l'essor de l'économie capitaliste, apparaît comme la forme par excellence qu'a prise depuis deux siècles cette violence productive, dont nous ne prenons pleinement conscience que lorsqu'elle nous frappe de plein fouet. Comme dans un banal accident de la route. Mais aussi, de manière plus insidieuse et continuelle, dans l'accélération des rythmes de travail, liée à l'accroissement de la productivité, dans la précarité économique de nombreux salariés, dans la fragilité mentale qui accompagne la trépidation de la vie moderne.

Cette violence, bien entendu, caractérise aussi les rapports entre les pays, entre les continents. Plus que jamais, aujourd'hui, elle s'exerce au niveau mondial, sans nécessairement passer par les États, mais comme effet direct ou indirect de la dynamique économique, scientifique et technique qui affecte, de manière croissante et très inégale, la planète entière. Les capitaux n'ont pas d'âme, ils vont là où leurs détenteurs pensent pouvoir les faire fructifier. Les fruits du profit sont souvent amers à ceux qui, au bas de l'échelle, n'en goûtent d'abord, voire jamais que la peine. Les inégalités que cette course au rendement creuse un peu partout sont probablement inévitables. On pourrait même, à la rigueur, les admettre comme un mal provisoire nécessaire au développement économique, censément harmonieux et viable, des classes sociales et des pays les plus pauvres, dans un marché mondial digne de ce nom, où la tendance à ce qu'on appelle dans le jargon économique l'égalisation des facteurs de production jouerait sans entrave en faveur des plus démunis.

Mais, comme chacun sait, nous sommes très loin et d'un tel développement et d'un tel marché. Le « développement » est le plus souvent un miroir aux alouettes et le « marché », un euphémisme pour désigner un système mondial de domination et d'accaparement des richesses au profit des plus riches, soutenu par un puissant appareil politico-militaire. À elles seules, la techno-science et l'économie combinées produisent, même dans les pays dits développés, des bouleversements sociaux passablement violents. Or cette violence accrue de l'appareil de répression des puissances occidentales, principalement américaine, prend à l'échelle planétaire des proportions tout simplement intolérables, en contradiction frontale avec les promesses des sirènes néolibérales et avec les valeurs que notre civilisation prétend défendre. Partout où la mise en œuvre de ces valeurs affecte nos intérêts, c'est la logique glaciale des plus riches qui triomphe, si nécessaire par les armes et dans le sang. L'idéologie libérale (au plan politique) et néolibérale (au plan économique) sont les habits chatoyants dont les puissants costument leur avidité.

À quoi s'ajoute une théorie de choc que les événements du 11 septembre ont dramatiquement remis en vogue : la théorie du « choc des civilisations » attribue à des essences culturelles et religieuses l'existence de conflits dont il n'est pourtant pas très difficile de comprendre qu'ils se nourrissent de l'oppression et de l'exploitation des plus faibles par les plus forts. Ce n'est pas parce que la culture et la religion offrent à certains peuples le seul terrain de résistance possible à l'invasion et à la domination occidentales que la source de ces conflits est essentiellement culturelle. Ou, si l'on tient absolument à ce qu'elle le soit, cette source n'est culturelle qu'en raison de l'arrogance avec laquelle nous, Occidentaux, qualifions notre culture d'universelle pour mieux l'imposer aux autres.

Le terrorisme, face négative du discours démocratique, enveloppe la contre-violence – et avec elle, virtuellement, toute résistance anti-occidentale – qui surgit de notre propre violence, de cette violence que les puissances occidentales, États-Unis en tête, ne cessent, directement, indirectement et sur tous les plans, d'infliger au reste du monde. À court d'adversaire, privé d'excuse, le libéralisme doit s'inventer un nouveau monstre. L'islamisme (pour ne pas dire l'Islam) ne peut faire l'affaire que « terrorisé », diabolisé, paré des attributs d'une violence sauvage et aveugle. Et, bien entendu, on trouve toujours dans l'autre camp des illuminés pour tomber dans le piège et fournir le plus hideux visage possible à cette contre-violence. La violence du faible apparaît presque inévitablement comme la plus sanglante, parce que le faible, dans l'effusion de sang, n'a pas le choix des armes et que, souvent, ses actes frappent ouvertement la population civile. Le fort, lui, grâce à sa technique, peut faire beaucoup plus de morts beaucoup plus de dégâts, y compris parmi les civils, sans avoir l'air barbare. Il pourra toujours prétendre que les civils ne sont jamais expressément visés et qu'ils font partie des inévitables « dommages collatéraux » chers aux théoriciens de la guerre postmoderne. Mais le fort a besoin de la barbarie de l'autre pour exercer sa loi, pour déclencher ses foudres et nourrir son vorace appareil militaro-industriel.

L'aspect le plus dangereux du terrorisme ne réside pas tant dans la démonstration de puissance qu'il justifie et déclenche que dans les impasses analytiques auxquelles il conduit. Le déploiement de la puissance américaine est sans doute déplaisant. Mais il est surtout symptomatique d'une impuissance foncière, voire d'une réticence délibérée à comprendre l'évolution des choses. L'élite au pouvoir aux États-Unis semble incapable, ou du moins très peu désireuse, de comprendre ce qui se passe dans le monde. Le terrorisme, appellation singulière de tous les adversaires réels et possibles, pallie cette incapacité en désignant d'emblée l'ennemi comme incompréhensible, impossible à analyser. L'autre n'a pas de visée, pas de stratégie, seulement une folie meurtrière jalouse de la réussite occidentale et nourrie de fanatisme religieux. Le terme « islamisme » participe de cette même fonction d'occultation. Il se marie tout naturellement avec terrorisme pour désigner ce qui n'a pas besoin d'être compris. Ce qui est entendu d'avance, à savoir que ces gens-là sont irrationnels, imprévisibles et assoiffés de carnage.

On peut penser ce qu'on veut des islamistes, on peut désirer les combattre, on peut les réprouver, mais on ne peut faire l'économie d'une étude approfondie de ce que ces mouvements proposent, représentent et canalisent. L'erreur la plus répandue à leur égard est de s'imaginer que, parce qu'ils semblent frapper aveuglément, ces mouvements sont eux-mêmes aveugles. La force de ces mouvements vient en grande partie de ce que, depuis longtemps, ils font de l'état du monde une analyse beaucoup plus incisive que leurs adversaires

LA PRINCIPALE VERTU DU TERRORISME TIENT À SON CARACTÈRE PLASTIQUE, INSAISISSABLE ET ANGOISSANT. C'EST UN PRÊT-À-PORTER DONT TOUT ENNEMI, PRÉSENT ET FUTUR, RISQUE D'ÊTRE AFFUBLÉ.

occidentaux. Car, contrairement à ce que ces derniers veulent croire, les mouvements islamistes sont beaucoup plus politiques que religieux, beaucoup plus stratégiques qu'inspirés et pas du tout représentatifs de l'Islam en général, moins encore de ses courants conservateurs.

L'islamisme n'est pas une version extrême de la tradition musulmane, dont il rejette la vision du monde. L'esprit de sacrifice, entre ses mains, est un instrument, la conviction religieuse un moteur. Non que cette conviction ne soit pas réelle (même s'il n'est pas exclu qu'elle soit feinte chez certains), mais parce que ce n'est pas elle qui est aux commandes. Les inspirateurs et les auteurs des attentats du 11 septembre ne sont pas des illettrés, mais, tout au contraire, des cadres instruits, intelligents, rompus aux pratiques de notre civilisation, qu'ils comprennent peut-être mieux que nous et dont ils sont partiellement le produit. Ce sont des modernistes, adeptes de la techno-science, partisans de la mondialisation, mais d'une mondialisation selon leurs vues. Et c'est là seulement, dans la vision du monde qu'ils souhaitent voir émerger sur les ruines de l'actuel, que leurs convictions religieuses entrent en jeu. Or cette vision rejoint ironiquement, dans certains de ses aspects, le discours néolibéral, notamment en prônant et en favorisant le démantèlement des États-nations.

Mais surtout, la force de ces mouvements vient du mécontentement grandissant que provoque un peu partout dans l'immense aire géographique de l'Islam, et chez les musulmans qui habitent en Occident, une globalisation éhontée des profits, fondée sur un système d'exploitation d'une injustice effarante, et qui s'affirme insolemment parée des vertus de la démocratie, des libertés et des droits de l'homme, vertus que les entreprises et les gouvernements occidentaux violent ou négligent chez l'autre aussitôt qu'elles entrent en conflit avec leurs intérêts. La militarisation à outrance de la « riposte » américaine aux événements du 11 septembre épouse la logique de ceux qui les ont planifiés. Elle répond parfaitement à leurs attentes. Voilà ce qui, plus que tout, devrait nous terrifier.

La lutte contre le « terrorisme » est aujourd'hui la réponse aveugle d'une civilisation en déclin qui, en se disant arrivée à la « fin de l'histoire », avoue à son insu qu'elle a perdu toute capacité de rêver à autre chose qu'au mouvement inlassable à travers lequel elle ne cesse d'élargir le champ de son appétit dévorant. Cette fin de l'histoire consacre le triomphe inconscient de l'avoir. Peu importe en quoi cet avoir consiste et à quel prix nous l'obtenons, pourvu qu'il y en ait toujours plus. Aux États-Unis aujourd'hui cet accroissement passe de plus en plus par l'augmentation continue de la puissance militaire, seul domaine où l'hégémonie américaine peut encore s'exercer sans rivale. De ce point de vue, tout ce qui peut accréditer la réalité d'une « menace terroriste », mieux, tout ce qui peut effectivement contribuer à enflammer la colère des peuples opprimés et à étendre l'influence des groupes qui luttent contre l'Occident sert les intérêts de ceux qui sont aux commandes de la machine militaire américaine et de l'industrie qui en fait ses choux gras.

Nous, Occidentaux, partout où nous sommes, devons faire tout ce qui est en notre pouvoir, si mince soit-il, pour nous dissocier de la militarisation d'un empire menacé de faillite, qui entend imposer son déficit et sa facture militaire au monde entier. Que les États-Uniens aillent à leur perte sans nous – avec les Anglais, si ça leur chante. Nous, Occidentaux d'Europe et des autres Amériques, devons inlassablement demander à nos gouvernements de se dissocier de ce terrorisme d'État qui s'obstine à ne pas voir le monde et à préparer les catastrophes qu'il annonce – les catastrophes qu'il appelle.